

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

27/03/2002

### *Le style des philosophes*

#### **Alain Lhomme**

J'aimerais, pour introduire mon propos, le situer dans la continuité du travail que Pierre Macherey nous a proposé d'entreprendre avec lui dans le présent séminaire, travail qui consiste plus particulièrement cette année à redécouvrir — donc d'abord à lire et à commenter — un certain nombre de textes de Feuerbach puis du jeune Marx.

Ceux d'entre vous qui étaient présents lors de la séance du 06 mars se souviennent peut-être de ce passage de *l'Introduction à la Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* que P. Macherey avait lu et commenté avec une certaine délectation :

« Luther a certes vaincu la servitude par dévotion, parce qu'il a mis à la place la servitude par conviction. Il a brisé la foi en l'autorité parce qu'il a restauré l'autorité de la foi. Il a transformé les clercs en laïcs parce qu'il a transformé les laïcs en clercs. Il a libéré l'homme de la religiosité extérieure parce qu'il a fait de la religiosité l'homme intérieur. Il a émancipé le corps de ses chaînes parce qu'il a chargé de chaînes le cœur » (*Œuvres*, Pléiade, III, p. 391).

À la fois amusé et étonné face à ce véritable feu d'artifice syntaxique, si riche en retournements, P. Macherey avait eu cette remarque : « c'est le style de Marx, et c'est une façon d'écrire dont, d'ailleurs, il ne se départira jamais tout à fait ... »

Commentaire où l'on sentait poindre le soupçon que peut-être, les formules qui avaient tant agité les commentateurs de Marx dans les années soixante — concernant par exemple le fameux « renversement » de la dialectique hégélienne — pourraient bien n'avoir porté que sur une figure de rhétorique ...

J'avais failli interroger P. Macherey sur l'emploi qu'il avait ainsi fait spontanément du concept de style. Puis, craignant que ma question soit un peu hors de propos, je l'avais gardée pour moi, ce qui me permet de la reprendre aujourd'hui et, s'il m'en donne l'autorisation, non pas bien sûr d'y répondre à sa place, mais d'examiner les divers sens que l'on pourrait donner à cette phrase : « c'est le style de Marx ! ».

« C'est le style de Marx ! » Une première façon de comprendre cette expression, serait de considérer qu'on ne fait, en l'employant, que souligner la virtuosité d'écriture dont Marx fait preuve dans le texte en question. Ainsi entendu, le mot « style » ne désignerait pas autre chose qu'un certain sens — et aussi un certain goût — de la formule, formule frappante parce que bien frappée et du même coup aisément mémorisable.

Le style, pris dans cette acception, ne serait donc pas autre chose que ce que l'on entend normalement par « rhétorique », tout au plus le mot désignerait-il plus expressément le *type de rhétorique propre à Marx*, une *certaine* rhétorique, donc, que Marx s'est assez magistralement appropriée, où même il se complait un peu, une *manière* bien à lui d'user et d'abuser de certaines figures de rhétorique, manière qui risque, à l'occasion, de dégénérer en maniérisme. Maniérisme un peu fâcheux puisqu'il apparaît aussi bien comme le point faible d'une pensée qui recourt plus volontiers à des images qu'elle ne s'astreint à élaborer méthodiquement le concept pourtant impliqué dans son propos, ce concept dont P. Macherey a décidé quant à lui de traquer les figures à même le texte : le concept de *praxis*.

On conviendra d'autant plus volontiers du statut proprement rhétorique de ce qu'on décide pour l'instant de désigner à travers la formule « le style de Marx » qu'à première vue un certain nombre des catégories de la rhétorique la plus classique permettent d'en donner une description qui en éclaire et en épuise les effets : dans le passage que j'ai commencé par citer, Marx recourt par exemple à un type de phrase que l'on appelle *binnaire*, jouant simultanément ou alternativement du *parallélisme* et de l'*antithèse*, ce qui donne lieu à une cascade de brèves périodes dites *croisées*, composées quasiment d'*isocolons* (=> égalité de la protase et de l'apodose), multipliant du même coup les *anaphores* et frisant parfois — mais je n'ai pas pu vérifier si c'était le cas aussi en allemand — l'*homothéleute* (sorte de rime interne à la phrase — cf. ici : extérieur/intérieur), trait stylistique qu'affectionnait déjà Gorgias ...

NB : comme ex. classique de parallélisme et d'antithèse, on donne cette phrase attribuée à La Bruyère : « Corneille peint les hommes tels qu'ils doivent être, Racine les peint tels qu'ils sont ».

*Rhétorique donc*, de part en part.

Ce qui conduit encore à penser qu'il s'agit là bel et bien de rhétorique, c'est que le *statut même* du texte de Marx l'exige : si Marx lui confère expressément le statut d'une critique, c'est d'abord pour en justifier la visée quasi pamphlétaire [« à lutter contre cette situation, la critique n'est pas une passion de la tête mais elle est la tête de la passion »].

Mais pas seulement : cette critique, comme l'a bien montré P. Macherey, a pour schème majeur celui du renversement d'une illusion en quelque sorte instituée, illusion qui apparaît comme le *symptôme* de la situation allemande, tandis que la critique en est comme le *diagnostic*. Le diagnostic se réglant en quelque sorte sur la maladie, la figure rhétorique du renversement a pour fonction de mimer, d'exhiber et de résoudre l'inversion constitutive de la situation allemande : le fond et la forme trouvent ainsi à se *redoubler*.

Or mettre en scène un tel doublement constitue, comme on sait, l'affaire essentielle de la rhétorique.

De ce caractère rhétoriquement saturé du texte marxien, on pourrait donner une ultime confirmation en montrant que ce jeu de parallélisme et d'inversion dont le texte use et abuse trouve, pour des raisons expressément thématiques par Marx, sa représentation *emblématique* dans le titre même de la revue où l'article est destiné à paraître : *Annales franco-allemandes*. Titre qui conduit Marx à développer méthodiquement la figure de la complémentarité et de l'inversion entre la situation de la France et celle de l'Allemagne, ce que confirme l'in vraisemblable chute de l'article : « Le jour de la résurrection allemande sera annoncé par le chant éclatant du coq gaulois » !

\*

\* \*

Cette rhétorique confinant au maniérisme, rien n'interdit de penser que Marx l'a apprise en grande partie chez Feuerbach, chez qui on trouve un usage certes moins

flamboyant, moins insistant mais parfaitement récurrent de ces mêmes jeux de parallélisme, d'inversion et d'antithèse.

Cf. les premières lignes des *Manifestes philosophiques* réunis et traduits par L. Althusser :

« La philosophie spéculative allemande représente l'antithèse directe de l'antique sagesse de Salomon. Alors que celle-ci ne voyait rien de nouveau, celle-là ne voit que du nouveau sous le soleil ; alors que l'oriental perd de vue la différence à force d'unité, l'occidental oublie l'unité à force de différences ; alors que le premier pousse l'insensibilité devant l'éternelle identité jusqu'à l'apathie de la stupidité, le second exalte son sens de l'altérité et de la diversité jusqu'au délire de *l'Imaginatio luxurians* » (Feuerbach, *Manifestes philosophiques*, 10/18, p. 19).

Cf. encore cette phrase de *l'Essence du Christ.*, introd du chap 2 (trad Philippe Sabot et E. Denecker) :

« Dieu, pour l'homme, c'est son propre esprit et son âme, et l'esprit de l'homme, son âme, son cœur, c'est son Dieu. »

Et d'ajouter aussitôt : « Dieu est l'intérieur *manifeste* de l'homme ... »

On notera comme le schème de la symétrie (cf. le chiasme) prépare une sorte d'antithèse résolutive qui prend la forme étrangement dynamique d'un quasi-oxymore : « l'intérieur *manifeste* ».

Autre ex., p. 8 :

« L'homme projette d'abord son essence *hors de lui-même*, avant de la retrouver en lui-même. »

*Rhétorique, donc.* Du moins en apparence. Mais l'apparence, en l'espèce, est si prégnante qu'il faut peut-être s'en méfier.

Et c'est sur le soupçon, le simple soupçon qu'il pourrait s'agir en même temps de plus et autre chose que de simple rhétorique que j'aimerais introduire à présent proprement mon propos.

La question que j'aimerais poser aujourd'hui est très simple : ce à quoi nous avons affaire ici, ce singulier *trait d'écriture* que nous trouvons à l'œuvre aussi bien chez Feuerbach que chez Marx, est-ce seulement, est-ce tout simplement un procédé rhétorique ?

Autrement dit : a-t-on, en le renvoyant à un traitement formellement rhétorique, épuisé, sinon l'effet qu'il produit sur le lecteur, du moins la signification du très curieux schème que constitue par exemple ce mixte de parallélisme et de symétrie qu'on a pris l'habitude d'appeler *renversement* ?

**La thèse que j'aimerais soutenir aujourd'hui est qu'il faut voir dans ce type de formule plus qu'un dispositif rhétorique : une *logique*. Mais une logique qui a en même temps la forme d'une *topique*.**

A travers ces formules se trouvent en effet mises en œuvre des *opérations* : d'opposition, d'identification, de déplacement. Autant de *figures* dont le caractère précisément *opératoire* interdit de les considérer comme de simples procédés rhétoriques ou comme de simples métaphores.

On montrerait sans difficulté chez Feuerbach que ces schèmes sont liés à une logique spécifique de l'identité et de l'altérité. Rappelons qu'il s'agit toujours, chez Feuerbach, de retrouver une identité réelle sous une altérité imaginaire, c'est-à-dire de dénoncer une pseudo *extériorité* — celle du divin, qui n'est qu'une *intériorité* spéculairement extériorisée — en vue de se redonner l'*extériorité* véritable, qui ne peut être que pratique-sensible.

Intérieur /extérieur : comme on voit, la logique de l'identité et de l'altérité est croisée avec une topique et de là résulte — au prix d'une certaine répétitivité du texte feuerbachien — tout un jeu d'équations et d'inversions censé fonctionner comme un calcul d'arguments.

Loin donc que les renversements à quoi procède l'écriture de Feuerbach puissent être assimilés à de simples métaphores, il faudrait y voir plutôt la tentative de faire jouer ce qui, au demeurant, est sous-jacent à toute métaphore : à savoir, une sorte d'*ana-logique*.

Dans « analogique », il y a bien sûr « logique » : de fait, on remarquera que ces schèmes ou ces figures, loin de donner lieu à des métaphores stricto sensu, commandent le jeu même de la syntaxe. Mais dans « analogique » il y a aussi « analogie » : donc l'idée d'une répétition et d'un déplacement, une transposition. Or si le schème du renversement apparaît manifestement à Feuerbach comme constitutif de l'opération critique elle-même, c'est qu'il se donne lui-même comme la transposition d'un schème inauguré par Kant via la célèbre analogie de la révolution copernicienne, analogie dont un passage de l'Introduction de Marx est à son tour une imitation manifeste :

« La critique de la religion détruit les illusions de l'homme pour qu'il pense, agisse, façonne sa réalité comme un homme désillusionné parvenu à l'âge de la raison, pour qu'il gravite autour de lui-même, c'est-à-dire de son soleil réel. La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même » (Ed soc., p. 198).

De fait, chez Marx, ce sont bien, dans le texte que P. Macherey nous a proposé d'étudier, les mêmes schèmes qui sont à l'œuvre, de façon seulement plus dense, subissant une sorte de surdétermination dont le début du texte est particulièrement révélateur, comme si Marx se livrait à une sorte de démonstration de virtuosité.

En vérité, Marx maîtrise remarquablement bien le style de Feuerbach ! J'en veux pour preuve une opération topique tout à fait remarquable — dont on trouve déjà la trace chez Feuerbach —, qui consiste, lorsqu'on veut formuler la topique du renversement dans une phrase dont la distribution est nécessairement linéaire, à procéder à une permutation de termes :

Cf., dans le fragment lu par P Macherey le 06 03, la quatrième phrase :

« Il [il s'agit de Luther] a libéré l'homme de la religiosité extérieure en faisant de la religiosité l'homme intérieur » [tout ceci devrait bien sûr être vérifié sur le texte allemand].

Ce qui donne une formule du type : HRE / RHI. Permutation où, dans sa transitivité même, la phrase parvient à formuler le renversement.

Mais peut-être m'objectera-t-on ici que ce que je viens d'établir, c'est simplement qu'à la rhétorique du texte se superpose ce que je propose d'appeler une *topique*.

En quoi pourrait-il s'agir, au sens propre, d'une *logique* ? En quoi une logique peut-elle se mettre en œuvre via de simples renversements et plus encore via de simples permutations ou déplacements ?

Question fort difficile, sur laquelle je me contenterai de hasarder quelques indications.

A cet effet, je continuerai d'interroger ce curieux procédé de permutation et de déplacement qu'il me semble voir à l'œuvre aussi bien dans le texte de Feuerbach que dans celui de Marx

Relisant un travail que j'avais consacré jadis au texte de Marx dont l'*Introduction à la Contribution à la critique du droit politique hégélien* est censée constituer, précisément, l'introduction — texte dont nous n'avons qu'une version de travail et qui ne fut jamais publié par Marx — je tombe sur la phrase suivante :

« Hegel n'est pas à blâmer parce qu'il décrit l'être de l'Etat moderne tel qu'il est, mais parce qu'il donne pour l'être de l'Etat ce qui est ».

Phrase dans laquelle se résume et se condense toute la critique de Marx. Phrase où l'on trouve déjà le *trait de style* qui a retenu d'emblée notre attention :

+ le parallélisme, avec un jeu d'oppositions réglées : décrire/donner ; le décrire tel qu'il est / le donner pour autre chose que ce qu'il est ...

+ dispositif qui induit un effet de déplacement, ou d'écart, qui fournit un interprétant pour les deux occurrences de l'expression « être de l'Etat » : dans la première, *être* doit s'entendre de façon empirique [l'Etat tel qu'il est, et que Hegel décrit fort bien] ; dans la seconde, ce même mot *être* doit s'entendre en un sens normatif [l'Etat tel qu'il devrait être, et dont Hegel nous présente une version caricaturale en ce qu'il n'est que l'Etat réel littéralement re-présenté de façon mystifiée].

On notera simplement que Marx se garde bien d'écrire « tel qu'il devrait être ... », ce qui ferait intervenir, au moins stylistiquement, le couple kantien de l'être et du devoir être. Marx connaît trop bien son Hegel et maintient à dessein entre les deux membres de phrase une parfaite similitude, ne serait-ce que pour mieux faire entendre, par effet de déplacement, une différence. Il reconduit donc, en apparence, une terminologie hégélienne de type : existence empirique/essence effective ou véritable. Néanmoins, par la façon dont il joue de cet écart, rendant manifeste ce jeu d'inversion et de recouvrement de l'empirique et de l'idéal qui est constitutif selon lui de la mystification hégélienne, il exhibe du même coup la clef du problème critique tel qu'il entend le poser pour son propre compte.

Ce qui le conduit à opérer *de facto* un retour de Hegel à Kant. Via l'opération de retraduction qui consiste à substituer à la différence de l'empirique et du rationnel, une opposition entre l'effectivité concrète et cette idée-norme à quoi doit demeurer ordonnée, selon lui, la philosophie critique.

Cf. de ce point de vue sa *Dissertation de doctorat* où, dénonçant la façon dont certains « substituent leurs abstractions à la philosophie », Marx entend « développer la vraie théorie dans sa relation avec les faits concrets » (c'est ce qu'il appelle par ailleurs la « tendance *positive* de la philosophie ») ; tout en maintenant qu'il s'agit pour son autre tendance, la tendance *critique*, de « mesurer l'existence singulière à l'essence, la réalité effective particulière à l'idée » (*Dissert.*, p. 235).

Mais ce n'est pas l'histoire de la formation, chez Marx, du thème critique et de ses avatars qui, aujourd'hui, nous intéresse.

Ce qui m'intéresse plus particulièrement dans cette formule de Marx concernant l'être de l'Etat, c'est le *curieux changement d'accentuation* qui, à même le mouvement de la phrase, *modifie le sens dans lequel il faut entendre le mot être* : tantôt empiriquement, tantôt normativement ou idéalement. Comme si ce qui s'énonce emphatiquement dans la figure du renversement se trouvait ici condensé dans un simple déplacement d'accent.

Il faudrait bien sûr observer l'occurrence de ce procédé stylistique du déplacement d'accent chez Feuerbach. Ce qui demanderait tout un travail que je n'ai pas pu faire. Une chose en revanche m'apparaît fort plausible : c'est qu'un tel procédé pourrait bien trouver sa source, au moins indirectement, chez Hegel lui-même, dans la mesure où un tel changement d'accent fait fortement songer à une longue remarque de Hegel concernant la structure de la proposition spéculative.

Cf le célèbre passage de l'introduction à la *Phénoménologie de l'esprit*, p. 54.

Ce texte, que je me contenterai aujourd'hui de lire avec vous et dont le commentaire exigerait à soi seul toute une séance, a quelque chose d'assez stupéfiant. Puisqu'il montre à *quel point ce que l'on appelle dialectique hégélienne est littéralement enchâssé dans des procédés d'écriture*.

Cf. texte distribué.

[ Le commenter à grands traits : ].

Cf. l'allusion parfaitement explicite de Hegel à la *rythmique*, la reprise analogique, dans le texte même, de la notion d'*accent*, le rôle cardinal reconnu à la *nominalisation*, l'accent mis sur la *disposition* de la proposition, en tant qu'elle conduit à échanger la tâche consistant à signifier le prédicat contre celle qui consiste à exprimer l'essence ...

Tout ceci montre à quel point Hegel est parfaitement conscient qu'il y a *une véritable écriture de la pensée*.

**C'est ce type d'écriture de la pensée que je proposerais pour ma part d'appeler style.**

Que conclure de ces déjà longues considérations introductives ?

Que ce que l'on prend trop rapidement pour du rhétorique est plus que du rhétorique. Engage une logique, une topique et même, nous venons de le voir, une rythmique, qui apparaissent *directement constitutifs de l'élaboration d'une pensée*. Ce à quoi on assiste avec Hegel — à savoir une certaine forme de réécriture des phrases en vue de fonder une nouvelle logique de l'identité — est analogue, toutes proportions gardées, avec cette autre innovation grammaticale tout à fait extraordinaire et qui se produit aux origines mêmes de la philosophie : celle de Platon inventant le neutre substantivé (innovation que Hegel reprend ici en un certain sens via son usage de la nominalisation).

Manifestement, c'est sur cette grammaire de la proposition spéculative que Feuerbach travaille à son tour, mais à la façon de Pénélope, puisque défaisant de façon parfaitement délibérée le procédé par lequel Hegel transfère le sujet dans le prédicat sous prétexte de fonder la parfaite identité du prédicat et du sujet [et non plus seulement, comme chez Leibniz, l'inclusion du prédicat dans le sujet — Leibniz dont on se rappellera à cette occasion qu'il est l'auteur de cette autre curieuse invention stylistique : « tout ce qui n'est pas un être n'est pas un être »], Feuerbach donc, qui inverse symétriquement les rapports sujet / prédicats pour faire méthodiquement — et sans doute un peu répétitivement — de l'homme le seul sujet réel.

Marx est l'héritier de ce retravail logico-stylistique de Feuerbach sur la phrase hégélienne. Il a vu que Feuerbach lui fournissait une matrice critique de premier ordre. Il ne se contente pas d'en tirer les bénéfiques rhétoriques (même si le moins que l'on puisse dire est qu'il

ne s'en prive pas !) : il entreprend en réalité de *tester le caractère opératoire de cette matrice* sur la philosophie du droit, c'est-à-dire sur un matériau qu'il sait de beaucoup plus grande portée [pratique et pas seulement critique] que la religion.

Reste à savoir s'il va par là même au delà de Feuerbach, s'il invente véritablement de nouveaux schèmes, condition requise pour donner au projet d'une éventuelle dialectique marxienne son véritable contenu. On comprendra que tel n'est pas l'objet de la présente intervention.

\*

\* \*

Quel en est donc, en définitive, l'objet ?

**Décrire le mouvement qui conduit de l'examen de la rhétorique du texte à la tentative de description du style propre d'une pensée.**

Mais comment prétendre articuler deux choses aussi proches, mais en même temps aussi distantes, qu'une *écriture* et une *pensée* ?

On aura peut-être été sensible à l'emploi insistant que je fais du mot **schème**.

Un schème est à mes yeux un peu plus et autre chose qu'une métaphore. En ce qu'il a quelque chose d'*inducteur*. C'est le développement de cette capacité inductive qui sous-tend l'écart que je propose d'établir entre la rhétorique du texte et le style même de la pensée.

Dire que le schème a quelque chose d'*inducteur*, c'est dire qu'il a une dimension opératoire qui ne le réduit pas à une simple figure, qu'il constitue en quelque sorte un transformateur ou un échangeur, qu'il permet de viser le point où le travail de l'expression coïncide avec une invention de pensée.

Pour illustrer ce point en ne nous éloignant pas trop de ce qui nous a servi de motif initial — à savoir le texte marxo-feuerbachien — considérons un instant cette figure de style qu'est l'*antithèse*, dont Marx et Feuerbach usent généreusement. Elle constitue en elle-même un schème, ce que confirme son équivocité tout à fait exemplaire, puisqu'elle désigne, comme on sait, aussi bien une simple *figure de rhétorique* que le *statut d'une proposition* au sein d'un jugement disjonctif. Plus particulièrement lorsque ce jugement disjonctif est construit de façon à montrer l'inapplicabilité du *modus tollens*, ce qui est la définition de l'antinomie chez Kant. On peut penser que c'est par un travail de réécriture consistant à soustraire l'antithèse à la seule logique disjonctive pour en exhiber la structure nécessairement asymétrique, joint à un effort pour condenser l'unité des thèses alternatives dans des expressions antithétiques (cette fois au sens rhétorique du terme) que s'est cherchée cette logique nouvelle que Hegel décidera de nommer d'un mot très ancien : dialectique.

De même, c'est dans la tentative de renverser symétriquement une asymétrie qu'il faut chercher peut-être la clef des fameux renversements auxquels procèdent, de façon parfois un peu mécanique ou formelle, Marx et Feuerbach.

Généralisons l'argument : dans tout texte philosophique, on trouverait à l'œuvre des formes d'écriture, des singularités syntaxiques, ou énonciatives, ou expressives qui sont comme les marqueurs où se manifeste un certain remaniement de la pensée, une tentative d'en modifier les règles ou d'en déplacer le jeu ...

Encore faut-il, pour espérer les repérer, admettre qu'il y a une rythmique et une topique de la pensée, comme un espace-temps de la pensée [ à rapprocher mais à distinguer aussi de ce que P. Loraux appelle de son côté le *tempo de la pensée* ], informé par des schèmes variables et qui constituent sans doute sa dimension dite intuitive. Je suis personnellement convaincu que ce qu'on appelle *intuition* n'est pas autre chose qu'un schème qui ne demande qu'à développer ses virtualités, son pouvoir générateur ou sa puissance

inductive. De même que ce qu'on appelle *idée* n'est pas autre chose que la matrice d'une application ou d'une réeffectuation.

De ces chèmes et plus généralement de ces réeffectuations, on doit pouvoir trouver les marques textuelles. Ce qui suppose un type de lecture instruite, suffisamment familière du corpus philosophique, de ses formes d'écriture, de ses règles mais aussi de ses cheminements argumentatifs pour repérer les effets de déplacement, les singularités de tous ordres qui permettent d'approcher le texte dans sa différence.

Singularités, différence : voilà qui me reconduit expressément au **style**. A quoi toutes ces considérations n'avaient pas d'autre but que d'introduire ...

Puisque c'est à ce petit mot de **style** que j'indexe le travail que j'essaie de développer depuis une dizaine d'années, travail à quoi P. Macherey a eu l'amabilité de s'intéresser et qui est devenu, grâce à son amitié et ses encouragements, un sujet de thèse intitulé précisément : « le style des philosophes ».

A vrai dire, en déposant ce sujet, je n'étais et je ne suis toujours pas certain de la pertinence de ce concept de style. Qui a été soumis à un certain nombre de critiques., sans doute légitimes.

J'ai fini par m'y tenir pour deux raisons.

La première est qu'il me permet de viser le point où s'articule l'écriture des textes philosophiques et ce que j'appellerais volontiers le travail du concept. M'engageant dans ce type de recherche, il ne s'agissait pas pour moi de diriger *seulement* mon regard vers la façon dont les textes sont écrits. Même si, comme beaucoup d'autres personnes présentes ici, je fais mienne la formule de Luther : *sola scriptura*.

Que je traduirais ainsi pour les philosophes : rien ne peut se dire d'une doctrine qu'à partir d'une position de lecture. Le problème étant seulement de savoir comment et sur quoi régler sa lecture.

Bien des paradigmes possibles pour cette lecture. Nous disposons auj. d'un certain nombre de théories de la lecture : symptomale, structurale, etc.

J'essaie pour ma part de me frayer un chemin entre deux approches :

+ l'une que je qualifierai grossièrement d'*herméneutique*, qui met l'accent sur la singularité essentielle du texte ou de l'œuvre, mais dont je m'écarte sur un point : c'est qu'elle ne se distingue pas suffisamment individualité et singularité. Or la notion d'individualité, appliquée au texte, a quelque chose d'exorbitant en ce qu'elle risque de reconduire subrepticement une conception totalisante de l'œuvre où celle-ci, comme le dit expressément Ricœur, est comme un monde, où elle déploie de façon autonome son propre univers de lecture — même si on considère d'un autre côté que cet univers n'est pas clos mais communique avec une tradition, dont l'œuvre en question se nourrit et dont elle assure à son tour la transmission exemplaire. L'œuvre apparaît alors comme l'une des guises d'une aventure du sens qui à la fois l'investit tout entière et en même temps l'anime et la traverse, comme si les œuvres n'étaient au fond que les témoins d'une odyssée du sens, à la limite comme les échos d'un événement originaire mais inassignable autrement que par la tradition qu'il inaugure : le surgissement, la délivrance du sens.

+ l'autre approche, que je qualifierai de *sémio-linguistique*, approche les textes en leur appliquant les nombreux instruments élaborés par l'ensemble des disciplines qui ont affaire, depuis quelques décennies, au texte, à la parole, à la langue, à l'écriture. Je souscris bien sûr

pour partie à cet approche (sans quoi je n'aurais pas rejoint le groupe de travail de F. Cossutta), mais avec le sentiment d'une difficulté principielle : le difficile, dans le maniement des instruments en question, est de ne pas se contenter de vérifier sur le texte philosophique la pertinence ou le caractère opératoire des dits instruments. Ou de simplement superposer ce qu'apportent, face à un texte, la linguistique, la sémiotique, l'analyse du discours, etc. on espérant que ces approches finiront empiriquement par converger. Or cette convergence demeure indéfiniment problématique, tant qu'on n'a pas pris entièrement son parti du fait qu'on n'a jamais affaire qu'à un texte déterminé : si les disciplines en question permettent d'éclairer l'interprétation, elles doivent demeurer au service d'un geste, d'un acte de lecture qui a affaire toujours à un texte à la fois unitaire et singulier.

Mais, je le répète, moins unitaire que singulier.

Si paradoxal en effet que la chose puisse paraître, mon souci n'est pas celui *du* sens de l'œuvre — ni au sens où elle constituerait un événement unique et nécessairement exemplaire, ni au sens où elle serait le représentant exemplaire de la pensée de l'auteur, de son système ou de sa doctrine.

Ce qui m'intéresse, c'est l'effectuation, donc d'abord l'opération d'une pensée telle que le lecteur se la voit proposer par le texte lui-même et telle qu'elle se trouve glosée parfois par quelque autre texte du corpus [c'est un principe — reste de notre formation structuraliste ? — que je partage avec F Cossuta : on a de fortes chances de trouver dans le reste de l'œuvre, de façon thématifiée, les interprétants de ce qui figure dans le texte étudié à l'état implicite].

Et là est le deuxième raison.

A savoir qu'il faut prendre au sérieux l'indication selon laquelle, dans un texte, c'est bien une pensée qui trouve à s'effectuer, à s'écrire. C'est-à-dire qu'à suivre au plus près le texte en ses opérations, ce sont les opérations mêmes de la pensée — y compris la façon dont elles cherchent à se représenter à elles-mêmes — que l'on finit par observer.

Je reprendrais volontiers, à ce propos, la définition qu'un jour A Soulez a donnée du style — « l'écriture de la méthode » —, si le mot méthode ne supposait une anticipation trop forte concernant le fond, la structure de pensée essentielle à la doctrine, structure réputée directement observable via le travail du commentaire. Ce qu'il faut plutôt privilégier, me semble-t-il, c'est ce que j'appellerais avec J.L. Galay la **poiétique** du texte, c-à-d la façon dont il se fabrique, ce qui suppose d'identifier les schèmes qui commandent et ordonnent cette fabrication, et qui ne relèvent pas seulement d'un travail de composition littéraire au sens classique du terme, mais bien de la détermination de certains parcours, du choix d'une formule génératrice, de l'adoption de tel ou tel schème inducteur, qui constitue comme une matrice.

C'est de l'agencement de ces parcours, de ces formules ou de ces schèmes qu'il faut dire qu'il est toujours singulier.

Aussi bien, pour éclairer ce que j'entends, finalement, par singularités et comment il me semble qu'on peut les repérer dans le texte, je proposerai de reprendre le meilleur de la démarche de Spitzer : trouver d'abord un motif. Mais un *motif générateur*, un motif qui engage l'écriture même du texte, qui pointe vers l'énigme de sa composition, de son procès d'écriture, c-à-d — et cela, comme j'espère l'avoir fait apercevoir, engage le mouvement même de la pensée — de son procès d'engendrement.

Je donnerai, pour finir, deux exemples de ce type de critique philosophique indexée au concept de style, deux études de texte qui ont donné lieu à publication.

[ Evoquer ici à grands traits mes deux articles :

« Formuler l'informulable : analyse d'un paradoxe pragmatique », in *Lire Bergson* : « *Le possible et le réel* », sous la dir. de F. Cossutta, PUF, avril 1998, pp. 101 à 138.

*Dans le cadre d'une entreprise collective de lectures croisées de ce célèbre texte de Bergson, je me suis efforcé d'examiner le statut de la très curieuse formule : « création continue d'imprévisible nouveauté », qui est le motif sur lequel s'ouvre quasiment la conférence.*

*Découvrant que non seulement le procès d'engendrement du texte est réglé sur une sorte de récurrence formulaire, mais que le statut d'une telle formule a manifestement été thématiqué par Bergson lui-même dans un autre texte, à savoir l'article intitulé : « L'intuition philosophique », dont on propose du même coup une lecture renouvelée.*

« Le fils d'Hermès : Essai d'analyse dialogique du *Cratyle* de Platon », in *La forme dialogique chez Platon. Evolutions et réceptions*, Jérôme Millon éd., 2001, coll. horos.

*Pour procéder à un nouvel examen du type de composition sous-jacent à un dialogue qui a fait l'objet de si nombreuses études, je suis parti de deux approches :*

*+ l'une, qui prend le parti d'examiner au plus près le jeu énonciatif, ce qui conduit à mettre l'accent sur la position nécessairement asymétrique qu'occupent Hermogène et Cratyle par rapport à la thèse qu'ils sont censés soutenir. Ce parti pris d'une lecture asymétrique permet de bousculer la représentation classiquement antithétique que l'on se fait de l'organisation du dialogue.*

*+ l'autre qui, au titre d'un motif stylistique, décide de prendre au sérieux la petite devinette sur quoi s'ouvre le dialogue concernant le caractère motivé ou non du nom d'Hermogène. Devinette qui, loin de ne jouer qu'un rôle d'ouverture, ressurgit au beau milieu de ce long délire étymologisant qui s'empare de Socrate lorsqu'il examine la thèse de Cratyle, renonçant significativement à l'entretien Questions/réponses. Devinette qui pourrait bien donner du même coup la clef du dialogue : d'où le titre de l'article.*